

Lesage, Simon, Crépin : peintres spirites et pionniers d'un monde nouveau

Introduction

A l'automne 2019, le musée d'Art moderne de Lille (LAM) célébrait la réouverture de sa section « Art brut » avec une exposition consacrée à trois peintres spirites et guérisseurs originaires du Nord de la France, Augustin LESAGE, Victor SIMON et Fleury Joseph CREPIN. Auteurs chacun de plusieurs centaines de toiles, leur particularité est qu'au-delà du Certificat d'études, aucun d'entre eux n'avait reçu la moindre formation artistique et que ni leur milieu social, ni leur métier d'origine (mineur pour Lesage et Simon, plombier zingueur pour Crépin) ne les prédisposaient à produire des œuvres qui firent l'objet d'expositions tant en France qu'à l'étranger.

Au-delà de la curiosité que suscite généralement toute production autodidacte, je voudrais montrer dans cet article que l'expérience vécue par Lesage, Simon et Crépin, préfigurait des recherches dans le champ de la conscience qui font l'objet aujourd'hui de travaux scientifiques majeurs, en lien notamment avec la « déflagration » sur nos conceptions de la matière générée par la « révolution » quantique. Ces recherches menées notamment aux Etats-Unis et en Europe, ont donné lieu en 2017 à la création de l'*Académie pour l'Avancement des Sciences Post-matérialistes* (AAPS) et à un manifeste signé par plus de 300 personnalités, dont une majorité de scientifiques ayant produit des travaux reconnus au plan mondial. L'un des précurseurs de ce mouvement, le professeur Gary Schwartz de l'université d'Arizona, a mené pendant plus de 20 ans avec son équipe des recherches sur la communication avec l'au-delà. Ses travaux ont donné lieu à différentes publications qui postulent que la Conscience préexiste à la création du cerveau chez l'être humain.

Cela nous permettra de tourner le dos aux différentes étiquettes de schizophrénie, d'hallucination, de fantasmes pour ne pas dire de folie que délivrèrent au fil du temps à l'encontre de nos trois peintres des spécialistes du psychisme humain qui oublient généralement qu'il existe une autre hypothèse, celle de leur incapacité à appréhender des états de conscience dont ils n'ont pas la moindre idée.

Par ailleurs, en préparant cet article, je me suis aperçu qu'il existe un parallélisme troublant avec l'expérience personnelle de Carl Jung qui est aujourd'hui, plus que jamais, une référence majeure pour tous ceux qui s'intéressent au domaine de l'inconscient et du supra-conscient. Celui-ci témoigne, dans son livre autobiographique « Ma vie », de faits qui rejoignent étrangement ce que vécurent Lesage, Simon et Crépin. Soulignons que Crépin et Jung sont nés la même année (1875) et Lesage l'année suivante (1876).

Mon propos dans cet article n'est pas de porter une quelconque appréciation sur la dimension artistique de ces peintures. Si j'ai choisi de participer à l'œuvre de mémoire de ces trois créateurs, c'est au moins pour deux raisons : la première, c'est que j'ai reçu en legs trois toiles de Victor Simon, dont celle

qui est la dernière qu'il ait composée, trois mois avant sa disparition. Je possède également la correspondance complète étalée sur 17 ans entre lui et un de mes plus proches amis qui le rencontra à de nombreuses reprises. Cette correspondance comprend 41 courriers de Victor Simon (le dernier dicté à sa femme) ainsi que le dernier mot de celle-ci au lendemain de son enterrement. Outre les trois ouvrages que publia Victor Simon, j'ai donc, à travers ces trois toiles et cette correspondance, une connaissance plus intime de son vécu et notamment des difficultés auxquelles il fut confronté. La seconde raison qui me pousse à produire cet écrit est le fait que je pense que l'expérience hors norme de ces trois peintres spirites préfigure un « changement de monde » qui concerne l'humanité toute entière et dont ils furent, assurément, des pionniers majeurs, authentiques et humbles.

Qui sait encore ce qu'est un galibot ? En cette fin de 19^{ème} siècle, c'est le travail qui s'offre en priorité aux enfants de mineurs, à savoir devenir manœuvre au fond de la mine en attendant de grimper les échelons du métier. En cette journée du 23 août 1890, après avoir été présenté par son père, le jeune Augustin Lesage qui vient d'obtenir son Certificat d'études et a fêté ses 14 ans est embauché aux mines de Ferfay. Ainsi va le conditionnement social et l'apparente fatalité de l'*habitus*. Le jeune Augustin rejoint les milliers de travailleurs qui, contrairement à d'autres, bénéficient d'un logement, d'une retraite (si jamais ils vivent jusque-là), d'écoles, d'un médecin, etc.... Levé à 3 heures du matin, descendu dans la mine à 4 heures, il n'en ressort que vers 15 ou 16 heures, et ce 6 jours sur 7. Toute une existence passée au fond des boyaux à rouler les berlines, à graisser les essieux, à remplacer les lampes, puis plus tard à extraire le charbon avec un pic dans n'importe quelle position. « Corps exténués par un dur labeur », témoigne Victor Simon qui, 27 ans plus tard suit un chemin identique. Ainsi va la vie dans les coronas du Nord. La vie sociale se résume habituellement aux relations entre voisins, aux mariages, aux naissances et aux décès : qu'importe, le seul horizon est le labeur toujours recommencé qui vous accompagne jusqu'à la tombe.

Venons-en maintenant à ce qui va transformer cette existence sans relief. Dans le cadre de l'épreuve du Certificat d'études, le jeune Augustin a eu à faire le croquis d'un marteau. Il n'a, à l'évidence, aucune prédisposition pour le dessin. Un peu plus tard, pendant son service militaire, il accompagne un dimanche des camarades pour une visite au Palais des Beaux-Arts de Lille. Rien ne l'intéresse particulièrement, l'art est étranger à son milieu social. Mais à 35 ans, après 21 années passées au fond de la mine, son existence bascule.

Un jour où il se retrouve seul dans un petit boyau éloigné, et où, dans le silence, seuls résonnent les coups de sa pioche, il entend une voix qui lui dit : « un jour, tu seras peintre ! ». Il regarde de tous côtés pour voir d'où vient cette voix : personne. Effrayé, une fois remonté de la mine, il ne dit rien à personne, pas même à sa femme, de peur qu'on le prenne pour un illuminé.

Quelques jours plus tard, la même voix se fait entendre. Dans les semaines suivantes, il est épouvanté à l'idée de descendre dans la mine car il pense qu'il est en train de perdre la raison. Mais plus aucune voix ne se fera entendre. Malgré tout, il garde son secret.

Quelques mois plus tard, un collègue mineur lui dit qu'il a lu dans un journal que certaines personnes disent qu'il est possible de parler à des Esprits : ça s'appelle le Spiritisme. « Cette révélation me bouleversa, dit Lesage : est-ce que cela ne serait pas en rapport avec mes voix ? ». Dès lors, tout va très vite : avec un ami, ils décident de se rendre dans un Institut psychosique de la région au prétexte de se faire soigner par un guérisseur pour des douleurs aux reins. Là, ils achètent 2 ouvrages spirites. Et, avec sa femme et quelques amis, ils décident d'expérimenter le spiritisme. Car, au-delà de la théorie, seule la pratique peut le convaincre. Désormais, tous les jeudis, à 8 heures du soir, ils font une séance : après avoir lu une prière et baissé la lumière, ils attendent que les Esprits se manifestent. Un jour, sa main se met à bouger sans qu'il puisse l'empêcher, et il écrit le message suivant : « Les voix que tu as entendues sont une réalité. Un jour tu seras peintre. Ecoute bien nos conseils, et tu verras qu'un jour tout se réalisera, tel que nous le disons. Prends à la lettre ce que nous disons et ta mission s'accomplira ». Quelque temps plus tard, Lesage reçoit là encore sous forme de message dicté, des précisions supplémentaires : « Sois sans crainte, suis bien mes conseils. Oui un jour tu seras peintre et tes œuvres seront soumises à la science. Tu trouveras cela ridicule dans les débuts. C'est nous qui tracerons par ta main. Ne cherche pas à comprendre. Surtout suis bien nos conseils. Tout d'abord, nous allons te donner par l'écriture les noms des pinceaux et des couleurs que tu iras chercher chez M. Poriche à Lillers. Tu trouveras chez lui tout ce qu'il te faudra ». Lui qui n'a jamais vu un tube de couleur ni une toile de sa vie ! Et pourtant... la première « petite toile » qu'il a commandée fait 3 mètres sur 3. Il l'accroche sur un mur, délaye la peinture et laisse sa main le guider : dès lors, chaque soir au retour de la mine, il prend ses pinceaux. Lui qui est exténué après sa journée de travail, peint pendant 2 ou 3 heures. Et le dimanche, au lieu de se promener comme autrefois, Lesage peint sous la conduite de ses Guides.

Voilà, résumée à grands traits, ce que fut la « vocation » d'Augustin Lesage, précédant sur ce chemin de la guidance des Esprits Fleury Joseph Crépin et Victor Simon.

Une anecdote parmi d'autres : Lesage qui, au cours du temps, avait peint différents motifs d'inspiration égyptienne, rêvait d'aller un jour dans ce pays. Refusant de vendre ses toiles et vivant uniquement de pension de mineur, il doit attendre février 1939 (il a 63 ans) et l'invitation d'un ami pour s'embarquer à Marseille et débarquer à Alexandrie. Quelques jours plus tard, au cours d'une excursion dans la Vallée des Reines, ils visitent un tombeau découvert deux ans auparavant. Là, sur un mur, il y a une fresque représentant une moisson... la même que ses guides lui ont fait peindre, chez lui à Burbure, juste avant son départ : « Une émotion puissante et complexe s'empara de moi. Il me sembla tout à coup, à la voir si semblable à celle que j'avais faite moi-même, il me sembla que j'en étais aussi l'auteur. Il s'établit entre la peinture et moi une indéfinissable correspondance comme si je ne pouvais plus discerner si je venais de la peindre ou seulement de la retrouver... Et la joie, une joie immense m'envahissait, comme la joie d'un exilé qui retrouve son village. J'étais soulevé d'enthousiasme... Je comprenais enfin pourquoi ce voyage, si longtemps désiré, n'avait pu se faire plus tôt. Il ne fallait pas que je visitasse l'Egypte avant la découverte de cette

fresque ; il fallait que je la visse et que la preuve fut ainsi faite que mes tableaux ne sont pas le fruit de mon imagination, que ma main est l'instrument d'un cerveau qui n'est pas le mien ».

A la fin de sa vie, outre la cataracte et l'artério-sclérose, Lesage doit subir l'énucléation de l'œil gauche. Face aux attaques et à la médisance qui n'ont pas manqué au cours de toutes ces années, il demeure ce qu'il a toujours été, un simple serviteur : « Je ne suis rien qu'un pauvre mineur. Ce qui m'arrive, je ne l'ai pas désiré. Je n'ai aspiré et je n'aspire qu'à être effacé dans le nombre de mes semblables... Ces mains qui vieillissent n'ont su servir que la pelle et le pic. Sans les guides qui les ont utilisés comme instrument d'un art pour lequel je n'ai eu et je n'ai aucun don, elles n'auraient connu que le rude travail de la mine ».

Pourtant, Lesage a connu la gloire, les honneurs : comme ses Guides lui avaient prédit, il accepte à plusieurs reprises de peindre en public devant des professeurs, des savants, des médecins, des commissaires de police, pour montrer qu'il n'a recours à aucun subterfuge. Par ailleurs, il aura l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises Victor Simon et Fleury Crépin qui, par des voies différentes, empruntent le même chemin.

L'année précédant la venue au monde de Lesage, naît, à quelques centaines de kilomètres de là, en Suisse, Carl Gustav Jung, médecin psychiatre, psychanalyste mondialement reconnu, un des fondateurs de la psychologie moderne. Fils de pasteur, petit-fils de chirurgien, quelques mois avant sa disparition, Jung rêve qu'il y a dans l'au-delà un autre « Bollingen », la tour où il aime se retirer pour méditer et écrire. Celle-ci baigne dans un rougeoiement de lumière, et une voix lui dit que « c'est achevé et prêt à être habité ». Dans son autobiographie, « Ma vie » entamée 4 ans avant sa mort, Jung fait état de son questionnement concernant la question de la réincarnation : « Je pourrais fort bien me représenter que j'aurais vécu dans des siècles antérieurs et m'y serais heurté à des questions auxquelles je ne pouvais pas encore répondre, qu'il fallait que je naisse à nouveau parce que je n'avais pas accompli la tâche à moi imposée... Il se peut qu'une continuation de la vie à trois dimensions n'ait plus aucun sens une fois que l'âme a atteint certains échelons d'intelligence ; qu'elle ne serait plus soumise alors à la nécessité de revenir sur terre... ». Etrange résonance avec les paroles de Lesage qui confie à des amis quelque temps avant son départ « qu'il ne reviendrait plus sur cette planète ».

Un autre élément rapproche le psychiatre suisse de Lesage, Simon et Crépin : c'est la découverte et la pratique du Spiritisme.

Si le Spiritisme occupe une place fondamentale dans la vie de ces trois peintres issus du monde ouvrier, c'est parce qu'ils y trouvent une philosophie et un cadre conceptuel qui vient éclairer les expériences « hors norme » auxquelles ils sont confrontés. Pour Lesage qui croit être devenu fou mais n'en parle à personne, la découverte qu'il existe des Esprits avec lesquels on peut communiquer a la valeur d'une illumination : tout s'éclaire et prend sens. Allan Kardec (Léon Hyppolite Rivail), qui a créé le mot « Spiritisme » et qui en a posé les fondements, déclare que le Spiritisme est à la fois une science et une philosophie. Cette « science des Esprits » n'est pas une simple croyance en l'au-delà : elle s'appuie sur une connaissance affinée par la pratique, par

des « preuves » étayées par l'expérience mais aussi par la défiance à l'égard de certains messages transmis sans compter le risque des supercheries toujours possibles de la part de « pseudo-mediums ».

Revenons aux preuves : outre le fait que Lesage constate qu'il lui est donné la possibilité de peindre des tableaux qui suscitent étonnement et admiration et qui l'amèneront à être admis comme sociétaire au Salon des Artistes Français, il acquiert parallèlement des dons de guérisseur qu'il va exercer jusqu'en 1914. Sur son livret militaire, sera mentionné à la rubrique métier : « guérisseur spirite ». Quand il rentre du travail, plus de 50 personnes l'attendent pour que lui et son ami Lecomte imposent les mains. Ils en traitent parfois jusqu'à 200 d'affilée. Avec quelque succès puisque lorsqu'ils se retrouvent accusés et jugés pour exercice illégal de la médecine, ils sont finalement acquittés. Trente personnes (c'est le maximum autorisé) viennent témoigner qu'après avoir été abandonnées par la médecine officielle, elles ont été guéries grâce aux deux mineurs. Du coup, ils sont « tacitement » autorisés à poursuivre leur activité.

Jung, au moment où il achève ses études de médecine et doit choisir une spécialisation, penche pour la chirurgie ou la médecine interne. Mais le manque de moyens financiers ne lui permettant pas d'envisager une carrière de chirurgien, il espère trouver une place d'assistant dans un hôpital local. Peu de temps après, deux événements vont produire sur lui une forte impression et influencer sur son choix. Tout d'abord, alors qu'il travaille dans son bureau, un craquement semblable à un « coup de pistolet » retentit dans le salon familial : le plateau de la grande table en noyer au centre de la pièce vient de se fendre entièrement alors qu'elle est en bois massif et qu'elle n'a pas été déplacée depuis 70 ans. Sa mère qui tricotait à côté est pétrifiée... Quinze jours plus tard, en rentrant chez lui, il trouve sa mère, sa sœur et la servante « en grande agitation » : une heure plus tôt, un coup assourdissant a retenti dans le buffet. Jung trouve un couteau dont la lame a explosé et dont les morceaux sont disséminés aux quatre coins du tiroir. Par acquis de conscience, il l'emmène le lendemain chez un coutelier réputé. Celui-ci est formel : « C'est du bon acier, un tel objet ne peut pas exploser. On vous a raconté des histoires ! ».

Quelques semaines plus tard, il apprend que certains membres de sa famille s'occupent de « faire tourner des tables » avec l'aide d'une jeune fille medium. Dès lors, pendant deux ans, Jung, qui suppose que les deux événements récents peuvent avoir un lien avec ces activités spirites, organise chaque samedi soir des séances avec la jeune femme et des personnes intéressées. Ils obtiennent des communications et des coups frappés dans les murs et dans la table. Il en fera l'objet de sa thèse. Quand la veille des examens de fin d'études, il se plonge dans un ouvrage de psychiatrie, spécialité alors dénigrée par la majorité des étudiants, et qu'il découvre qu'il peut allier démarche scientifique et expériences subjectives, une intense émotion s'empare de lui : « en un éclair, comme par une illumination, j'avais compris qu'il ne pouvait y avoir pour moi d'autre but que la psychiatrie ».

A la différence de Lesage, Simon et Crépin pour qui les Esprits sont une réalité « concrète », Jung gardera toujours une distance vis-à-vis de ces expériences qu'il englobe dans un domaine de recherches naissant : celui de l'inconscient, dont il va devenir l'une des figures de proue. Barbara Hannah témoigne que jusqu'à la fin de sa vie, Jung laissa ouverte la réponse à question de savoir si les voix qui se manifestaient étaient celles d'une personne décédée ou si elles étaient une projection psychique, et si les messages émanaient d'un au-delà ou d'une connaissance présente dans l'inconscient.

Changeons à présent d'époque et d'horizon : En 1976, aux Etats-Unis, Bill Guggenheim, analyste financier et ancien boursier à Wall Street, découvre dans une émission télévisée une femme médecin, née en Suisse, pionnière de l'accompagnement des personnes en fin de vie, et qui, à leur contact, en est arrivé à la conclusion qu'il y a une vie après la mort. Bill n'a aucune appétence pour les questions métaphysiques (quand on est mort, on est mort !), mais il est touché par le témoignage d'Elisabeth Kübler-Ross. Il décide de faire un don à son association et, quelques semaines plus tard, reçoit en retour une invitation pour participer à un séminaire de 5 jours intitulé « Vie, mort et transition ». Comme il n'a aucune envie de se retrouver confronté au traumatisme qu'avait représenté pour lui la perte de son père à l'âge de 8 ans, il décide de téléphoner pour décliner l'invitation. Ce qu'il ne sait pas, c'est que ce jour-là, une tempête de neige a empêché l'assistante de venir travailler. Il reconnaît aussitôt la voix entendue à la télévision : c'est celle d'Elisabeth Kübler-Ross qui lui dit : « Bill, je pense que vous devriez venir ! ». « Si vous le pensez, je viendrai ».

Dans ce stage, il découvre qu'on parle de vie beaucoup plus que de mort. Et surtout, un jour, Elizabeth Kübler-Ross leur raconte une expérience étonnante : elle se sentait à un carrefour de sa vie et voulait arrêter son travail avec les personnes en fin de vie. Un jour où elle était déterminée à donner son congé à l'hôpital de Chicago et qu'elle marchait vers l'ascenseur, une femme, avec un grand sourire, se dirigea vers elle. « Madame Ross, je ne prendrai que quelques minutes de votre temps. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous accompagner à votre bureau ». Tout était « normal », du moins en apparence, car Elisabeth avait aussitôt reconnu... une de ses patientes qui était décédée un an auparavant ! Ce fut le trajet le plus long de ma vie, dit-elle. Arrivées dans le bureau, la dame la remercie pour tout ce qu'elle a fait pour elle, ainsi que le pasteur Smith. Mais si elle est là, c'est pour lui dire de ne pas abandonner son travail auprès des mourants, du moins pas encore. Comme Lesage, Elisabeth Kübler-Ross sait qu'on va la traiter de folle si jamais elle parle de cette visite. Alors la scientifique qu'elle est imagine un subterfuge : « Vous savez, le pasteur Smith serait sans doute enchanté d'avoir un petit mot de votre part. Seriez-vous d'accord de l'écrire ? » Elle sait intuitivement que son interlocutrice lit dans ses pensées et qu'elle, Elizabeth, n'a pas l'intention de remettre ce mot au pasteur. Mais sa visiteuse prend un papier, le remplit et le signe. Au moment de partir, elle répète : « vous ne pouvez pas abandonner votre travail sur la mort et le processus du mourir. Ce n'est pas le moment. Nous vous aiderons. Vous saurez quand le moment sera arrivé. Pouvez-vous me le promettre ? ».

Elisabeth promet et à peine la porte fermée, se précipite dans le couloir pour vérifier la réalité de ce qui venait de se passer : il n'y a pas âme qui vive...

Ce stage déclenche chez Bill et sa femme l'envie d'aller plus loin, d'autant plus que le docteur Moody vient de publier ce qui deviendra un best-seller mondial, « La vie après la vie ».

Bill et Judy Guggenheim décident de lancer une grande enquête sur la communication avec les défunts. En 7 ans, ils recueillent plus de trois mille témoignages en interviewant deux mille personnes vivant dans cinquante états américains et dix provinces canadiennes. Toutes les tranches d'âge sont représentées (de 8 à 92 ans), de même que toutes les catégories socio-professionnelles et tous les niveaux d'instruction. Les personnes sont de toutes confessions, sans compter celles qui se déclarent athées et éloignées de toute préoccupation spirituelle. Leur enquête les amène à classer les communications avec les défunts (CAD) en 20 catégories, incluant les CAD sensibles, tactiles, olfactives, visuelles, symboliques, en rêve, dans un demi-sommeil, etc. La plupart de ces communications concernent un contact avec une seule personne, mais il en est qui impliquent plusieurs témoins.

Jung rapporte un épisode semblable tout en précisant que « s'il n'est pas possible d'apporter une preuve valable au sujet d'une survie de l'âme après la mort, il y a cependant des événements qui donnent à penser ». Et pour cause. Une nuit où il ne dort pas en pensant à un ami disparu subitement le jour précédent, il a brusquement le sentiment que ce dernier est dans sa chambre. Jung perçoit même son image intérieurement : s'agit-il d'une production de son imagination ou bien son ami est-il réellement présent ? Et voilà que cet ami lui fait signe de le suivre et conduit Jung en imagination chez lui dans son bureau. Là, dans la bibliothèque, il lui indique le second volume d'une série de cinq livres rouges qui trônent sur une étagère du haut. Jung ne connaît pas sa bibliothèque mais le lendemain, par acquis de conscience, il sonne chez sa veuve en lui demandant la permission de vérifier quelque chose. Arrivé dans le bureau, il aperçoit en haut les livres rouges. Le titre du second volume est « Le vœu d'une morte », et, si le contenu ne présente pas pour Jung d'intérêt particulier, le titre lui apparaît comme « hautement significatif ».

Victor Simon naît à quelques kilomètres de distance de Lesage alors que celui-ci a déjà 27 ans et est toujours un « simple mineur » (ce n'est que 8 ans plus tard que Lesage entendra pour la première fois une « voix »). Victor Simon est un enfant sensible et dès l'âge de 6 ans, confie à sa mère d'étranges rêves. 25 ans plus tard, il découvrira qu'il a revécu l'initiation qui était pratiquée dans les temples égyptiens. Victor Simon en tant que fils de mineur débute dans la carrière à l'âge de 12 ans et demi, sitôt le Certificat d'études acquis, dans un premier temps comme graisseur de berlines : « Le sarreau bleu, les journées interminables que je supportais péniblement, me firent comprendre le sort pénible de ceux qui, à la sueur de leur front, pourvoient aux besoins de la collectivité ». Comme il aime les chiffres, un ingénieur le remarque et lui trouve une place dans un bureau. Plus tard, il deviendra cafetier et exercera différentes activités au gré de ses nombreux déménagements. Le plus souvent il pratique la comptabilité pour de petits artisans.

A 6 ans, il vient en aide à un « pauvre hère » épileptique qui vit dans un abri de fortune. Il convainc ses parents de lui donner nourriture et vêtements et, alors qu'il regagne le logis familial, il entend une voix qui lui dit « En donnant à ce pauvre, c'est à Dieu que tu donnes ». Il se retourne : personne. Mais lui aussi garde son « secret ». Simon cherchera tout au long de sa vie à soulager la souffrance d'autrui, physique et morale. Il lui sera accordé, à lui aussi, le don de guérison, et il s'y consacrera jusqu'à la fin de ses jours.

A 17 ans, il assiste à une séance de spiritisme mais sa « vocation » lui est révélée à l'âge de 30 ans. Il n'a alors aucun contact avec les cercles d'études spiritualistes : « j'en étais à la science innée, celle que l'on porte en soi sans savoir pourquoi, ni d'où elle vient ».

Une nuit, alors qu'il dort chez lui à l'étage avec sa femme, il est tiré du sommeil par des bruits insolites : meubles déplacés au rez-de-chaussée, pas dans l'escalier, persiennes actionnées... Cela dure des heures avant que Simon se décide à descendre : en bas, il n'y a aucune trace d'effraction ni de présence humaine. Il sent intuitivement qu'un « autre monde » se manifeste. Le lendemain, au moment de regagner sa chambre, il adresse une prière silencieuse à l'invisible : « Si vous avez quelque chose à me communiquer, faites-le, mais de grâce, laissez-moi dormir en paix. » Il s'endort avant d'être tiré du sommeil par une Présence qui lui murmure à l'oreille : « Aime en Dieu ». Désormais, chaque nuit, il va être « visité ». Tantôt c'est une forme blanche lumineuse qui passe, une autre fois, un visage se détache de l'ombre ou une main caresse son front. Il tente de dormir avec la lumière allumée : rien n'y fait. Et puis, voilà qu'un jour, un message lui parvient lui disant qu'il doit peindre : « Peindre ! Je n'avais jamais touché un pinceau de ma vie ». Il fait la sourde oreille mais la voix se fait de plus en plus impérieuse : « Tu dois peindre et tu dois exécuter une toile de 4 mètres sur 2 et mettre à l'œuvre avant fin juillet ».

Simon sait qu'il lui est impossible de « désobéir » à ce « commandement ». Pensant que cette tâche est au-dessus de ses forces, il attend le 31 juillet 1933, la date limite qui lui avait été fixée, pour se mettre au travail. Il commence par le coin supérieur droit. Pourquoi ? Il n'en sait rien. Il laisse sa main le guider, prendre les couleurs, tracer des figures géométriques, des signes hiéroglyphiques et des visages.

Une anecdote intéressante ponctue ces premiers pas : sur le catalogue d'une maison de Paris, il se fait désigner par son « Guide » les tubes qu'il doit acheter. Parmi eux, il y a un tube de violet de cobalt qui vaut 5 fois plus cher que les autres. Devant la somme à déboursier, il décide d'y substituer un vert de cobalt moins onéreux. Pourtant, bientôt, à l'emploi, le vert se révèle être du... violet ! Se félicitant d'avoir été bien inspiré, il passe une seconde commande. Or là, le vert se révèle être bien du vert. Simon contacte alors le vendeur pour lui signaler que la première fois, le vert qu'il avait reçu était violet : « Alors, Monsieur, vous avez fait une bonne affaire, lui répond le vendeur, une erreur d'étiquetage a dû se produire et on vous a vendu un tube de violet de cobalt pour le prix d'un vert ! ». Le violet étant la couleur principale de son tableau, Simon retient la leçon et comprend qu'il lui faudra désormais acheter les couleurs désignées.

A la différence de Lesage et Crépin qui se sont « cantonnés » à la peinture, Victor Simon va produire une œuvre écrite importante qui lui permet de

proposer des développements inspirés par la doctrine spirite et par ses propres expériences. Car Simon a la capacité de faire des voyages dans l'astral lorsque son corps est au repos. En 1953, 1955 et 1957, il publie 3 ouvrages, soit en tout presque 800 pages. En 1947, il publie à ses frais un journal, « Forces spirituelles » dont la publication s'achèvera fin 1976 avec sa disparition. Outre les expositions, il donne également de nombreuses conférences qui s'accompagnent souvent de « démonstrations » spirites. Il sera successivement président d'honneur du Cercle de spiritualisme Expérimental et Scientifique de Paris, président du Cercle d'Etudes Psychiques d'Arras, président de la Fédération Spiritualiste du Nord, etc. Victor Simon est sûrement celui qui a le plus lu et approfondi la doctrine spirite qu'il enrichit, encore une fois, de ses incursions dans l'au-delà et de ses contacts répétés avec ses Guides. En 1938, à l'issue d'une exposition et d'une conférence données à Bruxelles, il découvre dans la « Revue Spirite Belge » le témoignage d'une femme qui assure que pendant qu'il parlait à la tribune, elle l'a vu vêtu d'une ample robe blanche avec des garnitures dorées ; il portait une mitre sur la tête, et un voile blanc et doré retombait sur ses épaules. Et elle a entendu une voix lui dire : « Prêtre Pharaon, Prêtre Pharaon ».

Cette prégnance de l'Egypte et de son symbolisme, si manifeste chez Lesage et Simon notamment, d'autres chercheurs vont en faire le constat dans leur propre pratique. C'est le cas de Georges Romey, ingénieur en organisation formé au Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris et créateur du « Rêve éveille libre ». Il est l'auteur d'une œuvre magistrale, le « Dictionnaire de la symbolique, le vocabulaire fondamental des rêves » (j'ai été moi-même formé par Georges au rêve éveillé et l'ai côtoyé pendant plusieurs années. Je peux attester du sérieux et de la rigueur de sa démarche). Un des premiers livres de Georges Romey s'intitule « Les Pharaons survivent en nous ». Le titre ne pourrait être plus explicite : sur la base de plus de mille séances conduites avec des personnes de tous âges et de tous horizons, il constate que les images liées à l'ancienne Egypte reviennent très souvent dans les « scénarios » produits par des personnes dont la plupart ne se sont jamais intéressées ni à l'Egypte, ni à la spiritualité et qui seraient bien en peine d'en dire quoi que ce soit dans une conversation normale. Mieux, en cherchant à vérifier la véracité de certains détails, il découvre que certains faits inconnus du grand public apparaissent dans la bouche de gens qui expérimentent un état modifié de conscience. Parfois même, la personne donne le sentiment qu'elle revit une scène du passé. Alors, s'agit-il d'une mémoire phylogénétique, à l'instar de l'inconscient collectif jungien ? D'une sagesse immémoriale dont les anciens Egyptiens furent les dépositaires et qui continue à imprégner une « mémoire cosmique » que nous ne soupçonnons pas ? Georges Romey reconnaît que c'est la pratique du Rêve éveillé qui lui a fait redécouvrir une dimension spirituelle qu'il ne cherchait nullement. Et que les symboles des initiés de l'Egypte ancienne vivent encore au plus profond de l'Homme d'aujourd'hui.

Victor Simon, dans les moments difficiles, reçoit des indications de la part des Messagers de l'au-delà. En 1940, il fait partie de ceux qui sont déportés en Allemagne. Il devient terrassier puis ouvrier de ferme. « Epuisé par le travail

et les privations, le cœur affaibli, je connus les affres du désespoir ». En décembre 1940, ses « Amis » l'avertissent : « Bientôt, tu rentreras. Pour fin février, tu seras en France ». En janvier 1941, le jour de son anniversaire, il est réformé comme grand malade. Mais son calvaire n'est pas terminé. Ses Guides l'avertissent : « Tu seras encore malade, mais ne crains rien ». Le fait est qu'une mauvaise angine avec 40 de fièvre le terrasse. Et aucun médicament. Une nuit, il pense aller aux toilettes et tombe dehors dans la neige. On le retrouve inconscient et dès lors il attend la mort. Mais ses Guides insistent : « Ne crains rien, tu rentreras ». Dix jours plus tard, il se retrouve dans un convoi : d'abord dans un camion découvert, en plein hiver, puis dans un wagon à bestiaux. Il traverse la Prusse et, sans savoir comment il a pu survivre, se retrouve en Suisse. Après 2 mois de convalescence, il retrouve les siens et la joie de revoir ses toiles préservées malgré le fait que sa maison a été entièrement détruite par les bombardements. La première nuit, il perçoit dans la pénombre des vibrations puis une couleur jaune bronze qui « s'échappe » de la toile fixée au mur et vient l'enlacer : « Je le sentis, j'étais guéri ! Le Ciel m'avait rendu ce que j'avais donné ».

L'ouvrage qui paraît en 1955, « Du sixième sens à la quatrième dimension », commence par un texte intitulé « A mon Maître ». « De toi, dit Simon, je ne sais rien, si ce n'est ta beauté, si ce n'est ta bonté ; et quand je cherche un nom, c'est le mot « Vérité » qui brille dans mon cœur, qui fait frémir mon âme ». Ce Maître invisible est celui qui dispense les enseignements qui génèrent les prises de conscience progressives : « Quand tu vins, de ton souffle, éveiller mes pensées... il me fallut chercher, secouer le passé, puis gravir pas à pas les obstacles escarpés me séparant de toi... Il me fallut 20 ans pour connaître l'alphabet où s'épèlent les mots d'un langage sacré... ». Pour Simon, c'est dans cette existence-ci, avec l'aide des Instructeurs spirituels qui œuvrent dans l'Invisible, que l'individu forge les clés lui permettant d'accéder à une plus grande conscience.

C'est ce que, de son côté, Jung va vivre de manière comparable. Au lendemain de sa séparation d'avec Freud, il traverse une période de bouleversement intense et de désorientation. Face à la pression intérieure qu'il ressent et aux émotions qui l'assaillent, il décide de se laisser aller aux images de l'inconscient. Parmi les personnages imaginaires surgis de son inconscient, l'un d'eux va jouer un rôle déterminant : Jung le baptise du nom de Philémon, « Celui qui aime ». Pour Jung, il est à la fois mi-égyptien, mi-hellène, avec une « tonalité gnostique ». Jung a, en imagination, des conversations avec lui. C'est Philémon, dira-t-il, qui m'a appris « l'objectivité psychique, la réalité de l'âme ». Il le fait accéder à des connaissances « que je ne savais pas, que je ne pensais pas, voire des choses qui allaient à l'encontre de moi-même ». Pour Jung, Philémon représente une intelligence intuitive des choses, supérieure au moi : « Il était pour moi un personnage mystérieux. De temps en temps, j'avais l'impression qu'il était comme physiquement réel. Je me promenais avec lui dans le jardin et il était pour moi ce que les Indiens appellent un *guru* ».

Plus de quinze ans plus tard, Jung reçoit la visite d'un Indien âgé, très cultivé, un ami de Gandhi. A un moment donné, Jung lui demande s'il peut lui parler de la nature de sa relation avec son propre guru. « Oh ! oui, répond très

naturellement son interlocuteur indien, c'était Chankaracharya ! Vous ne voulez pas dire le commentateur des Védas ? dit Jung. Il y a bien des siècles qu'il est mort. Si, c'est de lui que je parle, répond son invité. Vous voulez parler d'un esprit ? interroge Jung. Naturellement, c'était un esprit ! Il y a aussi des gurus spirituels, ajoute-t-il. La plupart des êtres ont des hommes vivants comme gurus. Mais il y en a toujours qui ont un esprit pour maître ». Cette découverte est, pour Jung, une révélation : « Je n'étais donc pas tombé (*avec Philémon*) hors du monde des humains ; j'avais fait l'expérience de ce qui peut advenir à des hommes qui poursuivent des préoccupations analogues ».

Victor Simon et Augustin Lesage se rencontrent pour la première fois en 1933. Par un de ses parents, Simon entend parler d'un peintre-mineur dont les œuvres soulèvent l'admiration. Simon se rend alors chez Lesage : « lui et moi nous sommes regardés et nous sommes compris... Et voici qu'après avoir connu des remous différents, nous étions réunis, obéissant à nous ne savions quelle force, sentant dès le premier contact que tout un passé renaissait en nous ». Ils auront par la suite de nombreuses occasions d'exposer ensemble, « aimant parler de nos amis invisibles ».

Contrairement à Simon et Lesage, Crépin, même s'il est né dans le pays minier, n'est pas issu du monde de la mine : son père est plombier-zingueur et, une fois obtenu son Certificat d'études, il effectue son apprentissage chez lui. Il sera tout à la fois serrurier, forgeron, plombier-zingueur et foreur. Après la guerre 1914-1918, dans une contrée où certains villages ont été presque entièrement détruits, il développe une activité de plombier-zingueur et d'installateur de pompes, sa femme tenant une quincaillerie. Sans compter ses talents de sourcier qui l'amènent à se passionner pour la radiesthésie.

Crépin a été réformé car il possède une mauvaise vue : l'histoire veut qu'un jour, en travaillant du fer chauffé avec son père à la forge, il reçoit une limaille dans l'œil et guérit miraculeusement.

C'est aussi un musicien doué : à 25 ans, il joue de la clarinette et du piston, et, pour animer la salle de bal que possèdent ses parents, il compose des morceaux pour lesquels il reçoit plusieurs prix. Il dirige également la fanfare locale.

De 1929 à 1932, il participe à la reconstruction de l'église de Saint Martin d'Hénin-Liétard. En 1931, un de ses clients lui fait découvrir le Cercle spiritualiste de Douai. C'est là qu'il fait la connaissance de Victor Simon puis d'Augustin Lesage.

C'est dans ce cadre qu'il découvre également ses talents de guérisseur, suivant les préceptes d'un spirite, Jean Béziat, qui avait fondé l'Institut Psychosique de Sin-Le-Noble. Il traite les malades bénévolement par imposition des mains puis à distance à partir d'une photographie ou d'une mèche de cheveux. Il leur fait parvenir, un cœur de papier avec leur nom et sa signature – une clé de sol combinée avec une clé de fa qu'ils appliquent sur leur poitrine. Crépin a l'habitude de s'étendre sur le dos dans son jardin et de fixer le soleil afin d'« engranger » le pouvoir de guérir.

Un soir de décembre 1938, il copie de la musique lorsque sa main « cesse de lui obéir » pour tracer des petits dessins. Il réalise alors sur des cahiers d'écolier une série de dessins de temples, de vases, de statues et d'étoiles.

En mars 1939, il réalise, à 64 ans, le premier tableau d'une série qui en comptera plus de 450. Un peu plus tard, une voix l'avertit : « Le jour où tu auras peint 300 tableaux, la guerre finira ». Crépin se met au travail, et le 7 mai 1945, la veille de l'armistice, il signe son 300^{ème} tableau.

Après la guerre, la « Voix » se signale de nouveau : « Tu feras 45 tableaux merveilleux et le monde sera pacifié ». Il commence sa série en octobre 1947 et avertit André Breton un an plus tard qu'il en est au 42^{ème} : « Ce sont de tout vieux temples tout en relief et d'une beauté merveilleuse ». En fait, il décède le 10 novembre 1948 d'une congestion cérébrale alors qu'il commence le 44^{ème} tableau.

A la différence de Lesage et même de Simon, Crépin refuse de peindre devant d'autres personnes. Il travaille aussi bien le jour que la nuit, avec des ombres qu'il perçoit sur sa droite, ses « Guides ». Il entend aussi régulièrement des coups frappés.

Sa fierté, c'est qu'il peint sans lunettes et qu'il arrive à faire jusqu'à 1500 gouttes de peinture à l'heure.

André Breton, qui s'est intéressé avec les surréalistes à l'écriture automatique, a rencontré Crépin en 1946 à l'occasion d'une exposition à Paris : « Les toiles que j'avais sous les yeux étaient de ces œuvres sur lesquelles la critique n'a pas de prise, pour l'excellente raison que la vanité artistique en est absente, que, de l'avis même de leurs auteurs, elles sont pure et simple transmission d'un message... Les « temples » de Joseph Crépin ont ceci de commun avec le Palais idéal du facteur Cheval qu'ils ne comportent pas, à proprement parler, d'intérieur et d'extérieur ou que cet intérieur et cet extérieur sont comme imbriqués l'un dans l'autre... et où rien ne porte ombre. C'est en ce sens que cette œuvre transcende à mes yeux la vulgarité et la niaiserie courantes et qu'elle est aujourd'hui de celles, très rares, qui m'aident à vivre ».

A André Breton, il confie qu'il ne sait pas « quand s'arrêtera ce beau travail. Les motifs de mes temples, je ne sais où ils existent, où ils ont existé. Quelquefois en rêve, je me trouve en de tels temples en train de peindre... Je n'ai jamais visité de musée et ne suis jamais sorti de France. A mon âge, moi qui n'ai jamais appris le dessin ni la peinture, je me demande quel est le but de mon travail ».

En 1993, dans le cadre d'une conférence, le professeur Gary Schwartz, docteur de l'université d'Harvard, qui avait été un des plus jeunes maîtres de conférences à Yale et qui enseigne la psychologie, la médecine, la neurologie et la chirurgie à l'université d'Arizona, fait la connaissance de Linda Russek, docteure en psychologie clinique. Elle sait que Gary est un chercheur reconnu, auteur de plusieurs centaines d'articles publiés dans des revues scientifiques. Au moment de se quitter, elle lui demande soudain : « Crois-tu possible que mon père soit toujours vivant ? ». « Je ne sais pas, lui répond-il. Est-ce que cela changerait quelque chose si je te disais oui ? Oui, ajoute-t-

elle, parce que tu es un scientifique sérieux. Si tu penses que c'est possible, c'est sûrement justifié ».

C'est ainsi que, dans le cadre de l'université d'Arizona, une série de recherches sur la survie de la conscience va être menée pour aboutir, outre la création de l'Académie pour l'Avancement des Sciences Post-matérialistes, à la publication en 2019 d'un premier ouvrage collectif intitulé : « Is Consciousness primary ? », qui défend la thèse suivant laquelle la conscience est une propriété fondamentale de l'univers, qu'elle joue un rôle central dans l'évolution du monde physique et qu'elle préexiste au cerveau ».

Ce qui motive Gary Schwartz, c'est sa conviction, dans le prolongement des découvertes de la physique quantique sur la nature de la matière, que les individus sont des « systèmes d'information et d'énergie » au même titre que « les atomes, les éléments chimiques, les cellules, les planètes, et l'univers dans son ensemble ». Si la lumière des étoiles perdure longtemps après leur extinction, et puisque les astrophysiciens sont parvenus à démontrer que des photons de plus de 12 milliards d'années existent toujours dans notre univers, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les « paquets d'information-énergie » de l'Être humain ? Cette prise de conscience que l'individu est un être énergétique et que l'énergie individuelle est semblable à toute autre forme d'énergie détermine l'engagement de Schwartz dans une voie qui s'annonce au départ d'autant plus périlleuse qu'elle concerne un domaine « interdit » qui peut mettre en péril sa carrière et celle de sa collègue : à savoir remettre en cause le fait que la mort du corps pourrait déboucher sur l'entrée dans un autre « niveau de réalité », et non constituer l'anéantissement de toute chose, comme le proclame à l'envi le dogme matérialiste. Aussi, les premières années, vont-ils travailler dans l'ombre à mettre sur pied des protocoles présentant les garanties requises pour toute démarche scientifique.

Une fois l'aval de l'université obtenu, le projet va se dérouler en plusieurs temps avec, à chaque fois, des procédures de plus en plus rigoureuses aptes à satisfaire les plus méfiants. L'ensemble des résultats de ces travaux peut être consulté dans le livre « The Afterlife Experiments » publié en 2002 (« Extraordinaires contacts avec l'au-delà » pour la version française).

Dans l'idée de Gary Schwartz, pour prouver l'existence d'éventuels Esprits, il faut s'appuyer au départ sur ceux qui prétendent être en capacité de communiquer avec eux. Bien entendu, comme les époux Guggenheim l'ont montré à travers leur enquête, de nombreuses personnes ont pu ponctuellement en faire l'expérience. Ce qui distingue les médiums expérimentés de tout un chacun, c'est de pouvoir établir quasiment « à la demande » un contact avec des entités situées *a priori* dans l'au-delà. Pour cela, Schwartz et Russek contactent les médiums les plus célèbres des États-Unis et leur proposent de participer à une expérience scientifique qui respectera leurs convictions et qui, contrairement à la plupart des reportages journalistiques, ne cherchera pas en fin de compte à les ridiculiser ou à les suspecter de fraude. Certains refusent mais cinq acceptent de « jouer le jeu », c'est-à-dire de se soumettre aux procédures définies par les 2 chercheurs, eux-mêmes supervisés par un Comité composé d'autres chercheurs de l'université d'Arizona composé en majorité de « sceptiques ».

Pour écarter ce qui serait de l'ordre de la télépathie, de la lecture de pensée, des stratégies utilisées par les mentalistes et de la fraude en règle générale (le fait que par exemple les médiums puissent se procurer les noms des participants et recueillent à l'avance des informations sur leur vie, voire payent des détectives pour le faire), chaque médium est confronté à une personne qu'il ne voit pas (située dans un autre lieu, proche ou lointain), qu'il n'entend pas (du moins dans une première phase silencieuse) et dont il ignore au départ le sexe, l'âge et l'activité. Au préalable, la personne choisie comme sujet de l'expérience a mis par écrit les personnes décédées qu'elle souhaite contacter, leur nom ainsi qu'un certain nombre d'informations les concernant.

Ce qui rapproche Schwartz et Jung, outre le fait qu'ils sont dans leurs domaines des professionnels reconnus, c'est la conviction que la science constitue sans nul doute un des plus beaux fleurons de l'intelligence humaine. Mais ils savent aussi que la communauté scientifique, comme tout groupe humain, possède ses propres représentations et « paradigmes » qui sont devenus, au fil du temps, des croyances qu'il est déconseillé de remettre en question, sous peine de s'attirer les foudres de la majorité. Le fait qu'il puisse y avoir « quelque chose » après la mort fait partie des domaines qui sont purement et simplement « tabous », puisque « cela n'existe pas ». La rupture de Jung avec Freud est consommée à partir du moment où Jung refuse de rejeter le « flot de vase noir de l'occultisme », selon les termes de Freud. Pour Jung, il n'est pas de domaine tabou pour qui cherche à comprendre le psychisme humain, sans compter ses expériences personnelles qui débordent ce qu'il a appris au cours de ses études de médecine.

Schwartz procède de la même manière : élevé dans une famille agnostique, et, selon ses termes, « Eduqué au sein de l'environnement hautement athée de la science occidentale traditionnelle », avec la certitude que la mort est la fin de toute chose, la passion qui l'a amené à devenir chercheur dépasse les « menaces » que comporte le risque de déplaire à toute une « communauté ». Il sait, mieux que d'autres, que l'histoire de la science est jalonnée de « révolutions » initiées par des « défricheurs » qui ont mené des expériences permettant de transformer des représentations collectives qui jusque-là constituaient des vérités intangibles.

Comme Jung, Gary Schwartz ne prétend pas apporter des preuves définitives sur l'après-vie : il considère juste qu'il existe aujourd'hui un ensemble de recherches (dont les siennes) qui sont suffisamment étayées d'un point de vue scientifique pour justifier que d'autres travaux soient menés à l'avenir dans un domaine aussi important pour l'avenir du monde : soit, dit-il, l'Esprit existe (au sens large du terme), soit il n'existe pas. S'il n'existe pas, « Espérons que nous pourrons apprendre à vivre en harmonie avec la nature et les uns avec les autres, qu'il y ait ou non une dimension spirituelle ». Et si la réponse est oui et qu'elle peut être établie scientifiquement, « Alors l'univers est plus merveilleux, riche et palpitant que la plupart d'entre nous peuvent l'imaginer ».

Je ne peux refermer ces quelques pages consacrées à l'aventure hors norme de Lesage, Crépin et Simon, sans saluer leur modestie et leur intégrité. Bien que guidés par les Esprits chaque fois que nécessaire, leur existence a été placée sous le signe du labeur et des épreuves.

Dans un courrier daté du 30 octobre 1959, Victor Simon (qui a 56 ans), avoue être confronté, une fois de plus, à des incertitudes financières : « Mes idées sont confuses à ce sujet, il y a la nécessité qui se heurte à l'idéal ; il y a dix ans à Casa, j'ai refusé de vendre la toile bleue de 10 m² à un américain qui m'offrait plus de un million ; à cette époque, j'avais un emploi qui me permettait de vivre – aujourd'hui je ne sais plus ce que je ferais ». Quand il cède une de ses toiles, il laisse le plus souvent à son interlocuteur le choix de la somme à donner en fonction de ses moyens.

Ainsi la Toile bleue qui est, sans conteste, un des chefs-d'œuvre de Victor Simon, pourrait être aujourd'hui quelque part aux Etats-Unis dans une collection privée...

Inutile d'insister sur la médisance et les calomnies auxquelles ils furent confrontés : ils n'en continuèrent pas moins leur œuvre qui était La Mission qu'il leur était demandé d'accomplir, contre vents et marées.

Pour conclure, ils étaient les « instruments », suivant les mots de Simon, d'une Religion Universelle, « où beaucoup comprendront que la vérité est dans l'amour et dans l'altruisme ». « C'est faire régner en ce monde la plus belle des doctrines, la plus belle croyance, celle qui nous dit que nous sommes tous frères, que nous devons nous aimer en Dieu ; c'est-à-dire dans ce qu'il y a d'éternel en nous ».

Naissance de la dernière Toile de Victor Simon : extraits de sa correspondance

11 janvier 1976 – Cagnes sur Mer

Mes chers amis, grand merci pour vos bons souhaits... Pour la toile, je vous laisse le choix, c'est à vous de voir ce qu'il importe de faire.

Grand merci pour votre chèque, il m'a bien fait plaisir – actuellement j'ai une retraite très modeste, je n'ai que 25 années de service, mais malgré tout, le monde invisible me vient en aide.

Si vous avez besoin d'une autre toile, je pourrai vous la faire aussi rapidement que possible.

Vous le savez, je dois regagner Arras au début de février, vous me direz ce qu'il faut faire.

Les guides m'aident toujours et je m'appuie sur eux...

15 mars 1976 – Arras

Mon Cher ami, j'ai reçu votre lettre du 6 février 1976, c'était à la veille de mon départ de Cagnes. Depuis je suis arrivé à Arras, mais ce fut un déménagement qui m'apporta beaucoup de soucis. Ma femme ne pouvait plus respirer l'air de Cagnes, je l'ai soignée et rapidement nous partîmes par le train.

Aujourd'hui elle est beaucoup mieux et bientôt je pourrai vous faire la toile demandée.

Evidemment je ferai quelque chose de différent, je m'appuierai sur le guide et vous donnerai d'avance une partie de la formule...

16 juin 1976 – Arras

Mon Cher ami, depuis ma rentrée à Arras j'ai eu passablement de soucis. 2 déménagements, ma femme sérieusement malade, moi-même je suis à bout – et depuis ce temps j'attends que le monde invisible me retappe.

Il m'est carrément impossible de me mettre à l'œuvre pour une toile.

Dès que je le pourrai, je vous le ferai savoir et vous dirai ce que j'en pense...

20 juillet 1976 – Arras

Mon cher ami, comme vous le demandez, j'ai déposé le chèque à la Banque. Je verrai rapidement ce qu'il y a lieu de faire afin de vous donner entièrement satisfaction.

Actuellement je cherche à préparer le journal, un ami me fera l'expédition ou tout au moins ce que je ne pourrai pas faire.

Et après à Dieu va – je chercherai dans le calme et le repos la paix que j'ai tant désirée.

Grand merci de m'avoir fait confiance, je suis persuadé que tout ira pour le mieux.

Ma femme semble se rétablir dans le climat du Nord...

9 août 1976 – Arras

Mon Cher ami, la toile est en route depuis quelques jours. J'ai dû attendre car je n'en sentais ni la force, ni le courage. Mais aujourd'hui je me sens mieux et je souhaite de tout Cœur qu'elle vous donne satisfaction. Elle fait 50 cm sur 58 cm.

Si elle est bien j'en ferai faire une copie de façon à en conserver le souvenir...

1^{er} septembre 1976 – Arras

Mon Cher ami, la toile est presque terminée, Cependant il me faut recevoir beaucoup de monde, mais j'espère qu'elle sera bien.

J'ai dû attendre durant les vacances de fin août pour que je puisse me réapprovisionner en peinture, toutes les maisons étaient fermées là où je pouvais y trouver ce qui m'était nécessaire. Maintenant tout marche pour le mieux.

Dans cette toile vous y trouverez une tête de Christ ou autre en couleurs, de chaque côté il y a la formule de l'évolution du moi spirituel. Au sommet, la descente de l'Esprit du 5^{ème} plan qui prend sa forme pour le retour ici-bas – puis la forme de l'entité qui marche vers Dieu.

En bas, le moi spirituel. Après, comme je me laisse guider, je ne sais plus rien. Mais il me semble que tout ira très bien...

P.S. Elle fait 50 cm sur 57 cm

19 septembre 1976 – Arras

Mon Cher ami, la toile est terminée vous la recevrez dans une quinzaine de jours car je dois la faire sécher.

Je me suis laissé guider, s'il y a des imperfections ce sera de ma faute, il est sans doute possible que ma main se laisse mal diriger. Toutefois je pense qu'elle est bien...

5 octobre 1976 – Arras

Mon Cher ami, hier je vous ai fait parvenir un paquet poste recommandé vous apportant la toile. Vous pouvez rabattre les bords du tuyau pour enlever la toile.

J'ai fait de mon mieux, mais il est évident que je n'ai plus la main sûre – et d'ailleurs je me suis laissé guider...

20 octobre 1976 – Arras

Mon Cher ami... J'espère que vous avez reçu la toile, s'il y a quelque chose qui ne va pas, veuillez me la retourner. J'en ferai une autre.

23 novembre 1976 – Arras

Cher ami, je suis persuadé que je pourrai encore continuer un moment mes petites activités sans me précipiter et m'occuper un peu des amis et du journal.

Vous trouverez également la signification des dessins symboliques...

(Est joint à la lettre un feuillet à part avec la signification des dessins) :

En toute chose je me suis laissé guider, c'est donc à moi qu'il appartient de vous donner les éléments indispensables, or je pense et je crois qu'il y a une formule susceptible de vous donner satisfaction : la marche vers Dieu.

15 ou 16 décembre 1976 – Arras (courrier rédigé par Madame Simon)

Bien Cher ami, vous n'avez pas à me remercier pour les explications que je vous ai données sur la dernière toile, c'était tout naturel que je le fasse, je suis content que vous puisiez dans les peintures un réconfort.

Actuellement je me suis arrêté de peindre pour raison de santé. J'ai déjà 74 ans et suis obligé de me reposer.

Dans la vie tout a une fin, et il est nécessaire que j'arrête la peinture. Je pense que vous avez reçu le journal, et ce sera sûrement le dernier numéro, je le regrette bien vivement.

La somme que vous avez envoyée pour la toile est bien suffisante.

Si vous avez l'occasion de venir dans la région, passez nous dire bonjour, votre visite nous fera toujours plaisir.

P.S. Mon mari n'est pas bien du tout en ce moment et c'est moi qui fais le courrier à sa place.

5 janvier 1977 – Arras (courrier rédigé par Mme Simon)

Cher ami, j'ai l'immense douleur de vous faire part du décès de mon mari... il a eu un malaise, et le cœur a lâché, en un ¼ d'heure tout était fini...

Il était quand même bien handicapé infarctus en 70-71 – atteinte en 73 – et prostate inopérable en 74. Il avait une sonde à vie depuis deux ans, donc infection, il était maigri de 30 kgs. Ce n'était plus une existence pour lui, et il ne pouvait plus rien faire.

Les funérailles ont eu lieu hier après-midi ; et il est délivré maintenant de ses souffrances.



Dernière toile peinte par Victor SIMON (septembre 1976)